

LIVRES

«Ce qu'il faut de nuit», un jeune mec plus ultra

Bouleversant, le premier roman de Laurent Petitmangin narre les rapports conflictuels entre un père et son fils aîné, séduit par les idées d'extrême droite.

Un jour, vous prenez conscience que votre enfant, la chair de votre chair, s'est radicalisé. Pourtant vous avez tout fait bien, du moins vous avez essayé. Vous l'avez emmené au foot chaque dimanche ; qu'il pleuve ou qu'il gèle, vous l'avez bordé le soir quand il avait de la fièvre, vous avez essayé de lui transmettre vos valeurs d'égalité et de fraternité, vous avez assisté, imperturbable, à des dizaines de réunions de parents d'élèves interminables, mais cela n'a pas suffi. Vous n'avez pas pu l'empêcher de rencontrer les mauvaises personnes qui lui ont fourré les mauvaises pensées dans la tête. Cet enfant, donc, est devenu un étranger. Il s'est laissé séduire par les idées de l'extrême droite, à l'opposé de tout ce que vous professez jour après jour. C'est l'histoire que raconte Laurent

Petitmangin dans *Ce qu'il faut de nuit*, un premier roman bouleversant qui vous hante longtemps après que vous l'avez reposé, la gorge nouée.

Le narrateur travaille dans des dépôts SNCF en Lorraine. Il élève comme il peut ses deux fils depuis que sa femme est morte d'un cancer. Là-bas, on dit «le» Jérémy, «le» Gillou, «le» Mohamed, «le» Fus. Fus, c'est le surnom d'un des deux fils du narrateur. «Il s'appelle Fus depuis ses trois ans. Fus pour Fußball. A la luxo. Personne ne l'appelle plus autrement. C'est Fus pour ses maîtres, ses copains, pour moi son père.» Fus est l'aîné, il a pris de plein fouet la maladie de sa mère qu'il allait voir, enfant, à l'hôpital. Il a assisté à la lente agonie de celle qui lui faisait des beignets quand son pote Jérémy venait à la maison. Il a morflé. Jusqu'au collège, ça allait à peu

près. «Et puis Fus a commencé à moins bien travailler. A piocher. A ne pas aller en cours. Il avait des excuses toutes trouvées. L'hôpital. Sa mère. La maladie de sa mère. Les rares embellies dont il fallait profiter. Les derniers jours de sa mère. Le deuil de sa mère. Trois ans de merde, sixième, cinquième, quatrième, où il m'a vu totalement impuissant. N'arrivant plus à y croire.» Très vite, il en a voulu à la Terre entière, il s'est enfermé sur lui-même.

«Bandana». Les premiers signaux, le père n'a pas voulu les voir, ou plutôt il s'est laissé rassurer facilement. Comme ce jour où Fus est arrivé bizarrement habillé et où son frère, Gillou, ne l'a pas loupé. «"C'est quoi, Fus, ton écharpe ? Lui avait demandé Gillou. — Gros, c'est pas une écharpe, c'est un bandana." Je l'avais regardé à mon tour ce ban-

dana, et j'étais consterné. "Fus, c'est quoi cette croix? — Pa, j'en sais rien, c'est juste un bandana prêté par un pote. — Fus, si tu ne le sais pas, je vais te le dire, c'est une croix celtique! Une croix celtique! Bon Dieu, Fus, tu portes des trucs de facho maintenant? — Pa, calme-toi, c'est un bandana d'ultra, pas de facho. Ça vient de la Lazio, de leur virage nord, c'est leur truc de reconnaissance." Gillou avait regardé notre échange sans rien dire. Est-ce qu'il pensait comme moi? Est-ce que lui aussi s'était dit que son frère m'aimait avec de drôles de gars?» Le père a d'autant plus de mal à y croire qu'il milite à gauche depuis toujours, au Parti socialiste, des réunions de section où l'on se cherche en vain mais qui l'aident à tenir. «J'avais ressenti le besoin de retourner à la section comme d'autres celui de retrouver l'église. Même s'il ne s'y passait plus grand-chose, je me disais que je ferais partie des derniers. Ce qui me désolait, c'est que nous nous isolions de plus en plus. Elle était loin l'union de la gauche.»

Laurent Petitmangin est né près de Metz où il a passé les vingt premières années de sa vie. Son père était... conducteur de trains et sa mère secrétaire médicale. Père de quatre enfants de 17 à 23 ans, il vit en Picardie, non loin de Roissy où il est cadre supérieur chez Air France-KLM après avoir été directeur du marketing du groupe aérien pendant cinq ans à Amsterdam. «C'est ce qui m'a permis d'écrire, expliquait-il. Je vivais seul là-bas et je revenais tous les jeudis soir à Paris en avion. Un trajet de quarante minutes, parfait pour jeter sur une feuille de papier les idées qui me passaient par la tête.» Il dit qu'il a écrit ce livre-là très vite, en quelques mois, de façon très linéaire. «Quand j'ai démarré, j'avais la première scène, le père penché sur la main courante du stade de foot, en train de regarder son fils jouer,

j'éprouvais presque la fraîcheur du moment. Je savais juste que j'avais envie d'écrire sur ce père et son fils, voir la déception arriver et comment, d'événement en événement, elle devient impossible à vaincre. L'aspect politique est venu après.»

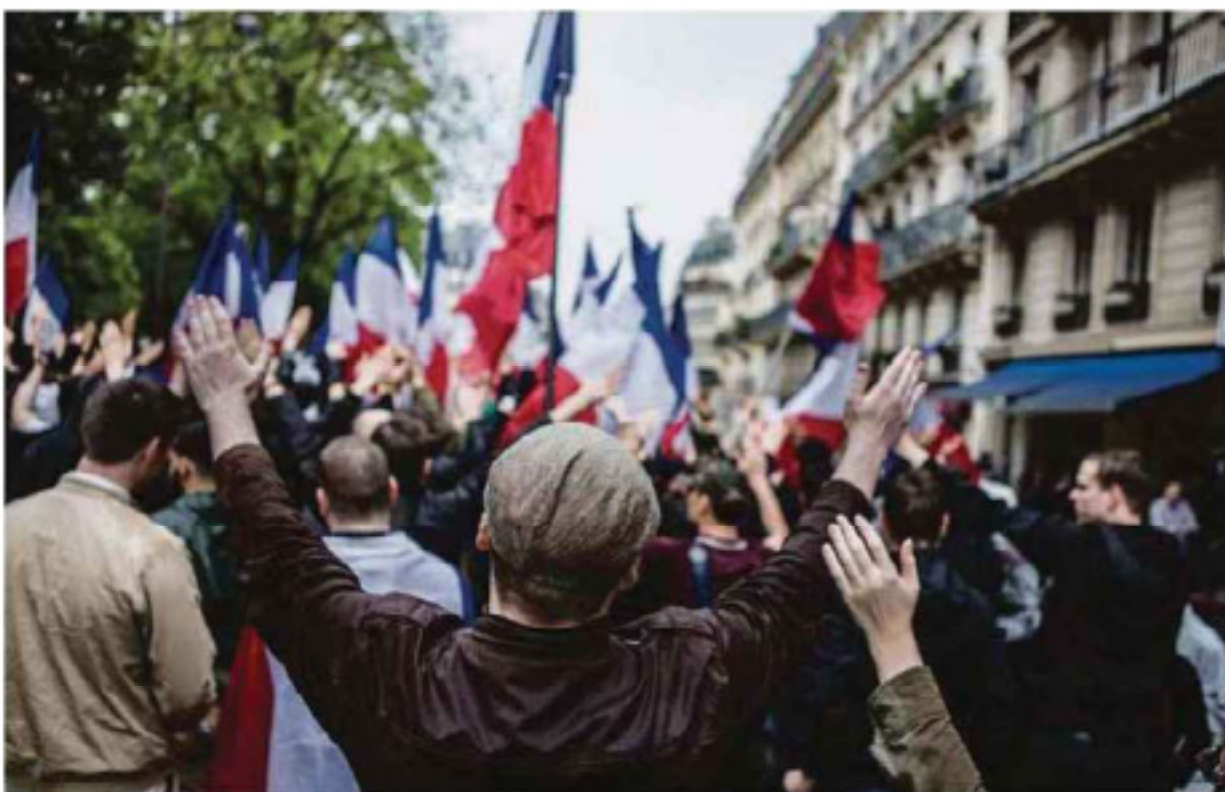
«Identification». Pourtant, la politique fait partie intégrante de la vie de Petitmangin. Comme son narrateur, il a essayé de s'engager en politique, plutôt à gauche, tendance PS, mais le difficile rassemblement des gauches l'a fatigué. L'écriture, au fond, est peut-être sa façon de militer. Quand il a envoyé ce roman à la Manufacture de livres, parce que le profil de l'éditeur lui plaisait bien, il a rajouté un autre manuscrit, déjà écrit, un triangle amoureux dans le Berlin de 1945 puis dans les premières années de la construction de la RDA. «J'étais sûr que j'allais publier celui-ci, nous raconte l'éditeur, Pierre Fourniaud. Et puis j'ai ouvert Ce qu'il faut de nuit et, en tant que père de deux fils, l'éditeur a vite laissé le pas au lecteur, l'émotion et l'identification ont pris le pas sur l'analyse et la réflexion. Je suis frappé par la profonde attention que Petitmangin porte à ses personnages : on les connaît, on les reconnaît et on ne les oublie pas.»

Dans ce premier roman d'une grande puissance, on est très loin de Paris, on fait ce qu'on peut pour s'en sortir, avec les moyens dont on dispose. On a plein d'amour mais on ne sait pas comment l'exprimer.

**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

**LAURENT PETITMANGIN
CE QU'IL FAUT DE NUIT**

La Manufacture de Livres, 198 pp.,
16,90 € (ebook : 10,99€).



Manifestation du groupe d'extrême droite Génération identitaire, en mai 2016 à Paris. PHOTO YANN CASTANIER, HANS LUCAS